

« C'EST UN RÊVE D'APPRENDRE À ÉCRIRE... »

par *Claude Royon* *

Celles et ceux qui ressentent des difficultés de lecture et d'écriture ont beaucoup à dire (1).

Laura, 25 ans peut-être, a pris la parole la première : « C'est un rêve d'apprendre à écrire... Pour la vie, pour le travail, pour écrire une lettre, je dois demander aux amis, à la famille. Au travail, je ne peux pas monter. J'aurais l'écriture, j'aurais une meilleure place... » Les membres du groupe, manifestement en confiance, enchaînent.

Complications au travail

Henri souligne d'emblée les évolutions de l'organisation du travail : « Ça me gêne beaucoup. Je suis reconnu comme un bon jardinier depuis trente ans mais, maintenant, il faut tout écrire sur les fiches journalières. » Myriam vit moins difficilement la situation, mais elle perçoit les risques : « Je n'ai pas de difficultés, parce qu'il n'y a pas grand chose à remplir, mais s'il y a des papiers à rédiger je suis bloquée. »

Plusieurs soulignent les difficultés d'évolution dans le travail : « Dans la fonction publique, explique Pierre, il faut passer par des concours ; les collègues montent et pas moi. Et pourtant je suis très doué de mes mains... » Beaucoup plus jeune, Djida a confiance en l'avenir : « Là où je travaille, si j'arrive à écrire, je pourrai monter en grade. » En revanche, malgré des encouragements sur ses possibilités d'évolution, c'est le scepticisme qui domine chez Myriam : « Avec des problèmes d'écriture, je ne peux pas travailler en secrétariat. On m'a dit que j'avais un niveau de CAP. Je ne crois pas. Ce n'est pas que je veux me rabaisser... pas encore. »

Les difficultés de lecture et d'écriture sont un obstacle pour envisager une formation professionnelle : « Je devais faire une formation, raconte Annie, mais l'écriture m'a posé des problèmes. » Octave renchérit : « C'est pénible de ne pas savoir écrire. J'ai été soudeur, cariste, peintre. Maintenant je suis en CES. J'ai envie d'apprendre un métier. » C'est le cas de Delphine : « Lorsque je notais les commandes, le patron ne comprenait rien. Mes amis m'ont poussée à faire quelque chose. Je progresse, mais je ne peux pas encore. » Marie vient apprendre depuis de nombreuses années : « Je fais du ménage dans les immeubles pour l'OPAC. Avant ça me gênait ; aujourd'hui j'ai fait beaucoup de progrès : je remplis les fiches pour les ascenseurs, je mets les loyers dans les boîtes aux lettres. Je vais y arriver. »

* Economie & Humanisme

(1) Dans deux associations quelques personnes ont accepté de s'exprimer : Association Lyonnaise de Promotion et d'Éducation Sociale (ALPES) et Association ATELEC « Lettres pour l'être », 12 rue Alexandre Dumas, 01000 BOURG EN BRESSE.



Embarras de la vie quotidienne

Les personnes en difficulté de lecture et d'écriture savent faire preuve de beaucoup d'imagination pour contourner l'obstacle, mais celui-ci est là, notamment lorsqu'il faut faire face aux démarches administratives : « S'il y a un papier à remplir, explique Octave, il me faut beaucoup de temps. Je comprends, mais je ne sais pas faire une phrase. » Même chose pour Myriam qui finit par se déplacer : « Je relis jusqu'à dix fois la lettre... Alors, pour les papiers de la CAF ou de la Sécu, je vais les voir... »

Dans la vie quotidienne, le courrier reçu ou à envoyer est une difficulté récurrente : « Je ne peux pas vivre par moi-même, confie Djida. On est obligé de demander. Je ne peux lire et encore moins écrire une lettre. » Laura surenchérit : « Pour écrire, je dois demander à mes amis ou à ma famille... Je voudrais vivre ma vie comme tout le monde. »

Les achats soulèvent aussi des difficultés : « Lorsque j'achète dans les magasins, raconte Laura, ils font lire le contrat. Je ne lis même pas, je signe. » De son côté, Myriam précise : « En grande surface, c'est la machine qui remplit et je signe. Je vérifie les chiffres, mais pas les lettres. »

Quant aux déplacements, ils sont difficiles, comme le fait remarquer Pierre : « Quelqu'un qui ne sait pas lire, ni écrire, c'est dur. Quand on prend le métro, on doit toujours demander. » Passer le permis de conduire relève du saut d'obstacles ; c'est ce que Myriam est en train de vivre : « Pour le code, je lis les panneaux, mais s'il y a des questions compliquées, je n'ai pas le temps de comprendre la question. » Claire a prévu les difficultés : « J'ai envie de savoir lire, surtout pour passer mon permis. Il faut que je comprenne les mots qui sont marqués. »

Pudeur et blessures personnelles

La manière même dont les personnes parlent de leurs difficultés montre qu'elles sont atteintes personnellement par ces situations. Les souffrances passées ou encore présentes se disent avec pudeur. Djida confie simplement : « Avant je ne parlais pas. J'avais peur. Parfois j'ai honte... Je parle en français avec mes copines, mes cousines. Elles me corrigent. Mais parfois j'ai l'impression qu'on se moque de moi. Alors j'arrête de parler en français. » Laura commence « moi j'ai honte ; face à mes amis... », puis s'arrête. Alors Pierre enchaîne : « Moi je n'ai pas honte parce que, au travail, ils sont presque tous comme moi. » Octave s'exprime difficilement, mais il tient à dire : « C'est agaçant de ne pas savoir écrire. J'aurais envie d'écrire ce qui se passe dans ma tête. » Pour sa part, Delphine souligne la confiance retrouvée : « Depuis que je viens ici, je parle plus qu'avant. C'est bien de travailler en groupe. » La forte implication personnelle se manifeste en particulier vis-à-vis des enfants : « J'avais trop peur que mes enfants me ressemblent, confie Marie. Quand mon fils est entré en CP,

j'ai pensé à mes difficultés à l'école. » Myriam compte sur son compagnon, mais elle regrette : « Ma fille est en CE2. Il y a des explications que je ne peux pas lui donner. »

Déboires à l'école

Impossible de parler des difficultés actuelles sans évoquer l'école. Relisant son parcours, Marie raconte : « Je suis restée au CP deux ans, et à huit ans on m'a mise en pension. Il y avait beaucoup de travaux manuels, mais peu de français. À quatorze ans, dans une autre pension, ils ont voulu m'apprendre, mais j'étais trop bloquée. » De son côté, Pierre se souvient : « En 1962, comme pieds noirs, il a fallu se débrouiller. J'ai débarqué dans l'école, j'avais de grosses difficultés en français ; on m'a mis au fond de la classe. » L'expérience de Laura est beaucoup plus récente, mais assez proche : « Nous sommes arrivés en France alors que j'avais quinze ans. Je ne savais ni lire, ni écrire le français. On m'a mise en classe d'adaptation pendant six mois, puis en sixième à seize ans. Je n'apprenais rien. En troisième, j'ai tout arrêté : je perdais mon temps. »

Il n'est pas étonnant que plusieurs aient des griefs, comme Henri : « À l'école, je faisais partie de ceux qui étaient à la traîne. J'en veux un peu à l'école. Ils auraient pu s'occuper plus de nous. » C'est avec véhémence que Laura ajoute : « J'en veux vraiment à l'école. Des enfants arrivés il y a cinq ans savent lire et écrire. Moi, je suis en France depuis onze ans, et je ne sais toujours pas. »

Ingéniosité et expérience

« Je me suis toujours débrouillé plus ou moins seul, explique Pierre. Souvent, j'allais regarder dans le dictionnaire. Pour les lettres importantes, ils vendent des livres avec des modèles. » Même chose pour Rachid : « Dans le métro, ou les transports, on demande ; mais il faut se méfier des faux renseignements. »

À défaut de l'écriture, la mémoire est une alliée précieuse : « J'enregistre tout, confirme Henri. On développe beaucoup la mémoire. Si je vois un panneau, je l'enregistre. J'arrive à lire des plans, parce que j'ai observé et je me suis fait expliquer. Là où il faut souder, je me trompe rarement après avoir vu le plan : j'ai l'habitude. » L'expérience de Manuela a de quoi surprendre : « À la poste, je faisais le ménage ; j'ai appris par moi-même à lire les adresses des départements. Le receveur m'a alors proposé de faire du tri. Les gens disaient : « comment elle fait pour faire le tri, alors qu'elle ne sait pas lire et écrire ? » J'ai beaucoup de mémoire... Même en ne sachant pas lire et écrire, je me débrouille bien... C'est magnifique que j'aie pu me débrouiller. » Voyager seule en avion, c'est possible ; Claire en fait la preuve :



« À l'aéroport, je demande aux gens. La première fois, une dame m'a emmenée ; je lui avait dit que je ne comprenais pas ce qui était écrit sur les écrans de télévision. Maintenant, je me débrouille ; je regarde bien sur les tickets et sur la télé, et je suis les flèches. Au début c'était dur, je n'osais pas trop demander. »

Engagement personnel

S'engager à 18, 30, 40 ou 55 ans dans une démarche de réappropriation de la lecture et de l'écriture représente une décision personnelle, mais qui a besoin de s'appuyer sur d'autres, comme le souligne Djida : « Se remettre à lire et à écrire, cela demande beaucoup de courage. Avec d'autres j'y arrive, mais à la maison je ne fais rien du tout. » De fait, l'aide des amis et de la famille compte beaucoup : « Heureusement, souligne Pierre, il y a ma femme derrière. ». De même, l'encadrement au travail est souvent déterminant : « Je ne voulais pas monter, reconnaît Laura ; j'osais pas demander. C'est mon patron qui m'a fait monter d'un échelon et qui m'a fait venir ici. » Dans le même sens, Marie enchaîne : « C'est moi qui ai demandé à venir. Ma chef le voulait tellement. Un jour je lui ai dit : je suis prête. Le soir même elle a vu le grand patron. »

Quand l'horizon s'éclaircit

Pour celles et ceux qui ont participé à un atelier (2) depuis plusieurs années, les raisons d'être satisfaits leurs paraissent évidentes : « Pour moi le plus important, souligne Manuela, est de savoir lire comme les autres. Je suis fière de pouvoir écrire un peu et de me débrouiller pour mon courrier. Je suis heureuse et fière de ce que je suis devenue. » Et Claire remarque : « J'ai changé depuis que je suis là. Maintenant, je n'ai plus peur de lire, je n'ai plus peur d'écrire. Je peux lire les noms de rues ; je peux prendre le train toute seule et lire les panneaux. C'est super ! Je suis soulagée. J'ai moins peur des autres... C'est grâce à l'atelier que je suis comme cela ; je me sens mieux. »

Pour terminer, la parole est à Marie : « Je parle mieux. Avant je parlais très difficilement ; pour aller aux réunions ou voir les maîtresses en CP, j'avais très peur. Maintenant, je vais voir les professeurs. Mardi, j'ai une réunion ; j'y vais avec un grand sourire : je n'ai plus peur des gens.... Il y a quelques jours, j'ai demandé un livre pour la première fois. Je l'ai emmené chez moi et j'ai commencé à le lire les matins. Le soir c'est plus difficile, car il y a les enfants. C'est la première fois de ma vie que je prends un livre. En huit ans, j'ai fait beaucoup de progrès. J'ai encore des problèmes pour écrire, mais j'irai au bout. »

Claude Royon

(Propos recueillis à l'ALPES et à ATELEC)

(2) Atelier
de lutte contre l'illettrisme.